

Comment

Cultiver la science

Jean-Marc Lévy-Leblond

“Où est le danger du clonage animal, puisque nous bouturons les plantes depuis des millénaires?”

“Pourquoi le sublime spectacle d’une éclipse totale est-il si rare?”

“Faut-il ou non construire une source de rayonnement synchrotron en France – et d’ailleurs, c’est quoi, ce rayonnement?”

Ce ne sont là que trois des multiples questions récurrentes, que suscite le battage médiatique sans véritablement aider à y répondre. Ainsi se manifeste à la fois l’absence et l’urgence d’une intégration de la science dans la culture commune. Quoi de plus naturel alors que de se tourner vers les scientifiques et de les presser de bien vouloir partager leur savoir avec les profanes. Mais sont-ils en mesure de répondre à cette attente? Lorsqu’un astrophysicien renommé est incapable de reconnaître l’éclat de Jupiter dans la nuit, un biologiste de distinguer un pinson d’une linotte et un physicien nucléaire d’expliquer l’arc-en-ciel – exemples hélas courants –, on peut en douter. Après tout, les chercheurs ne sont ni formés ni payés à ces fins. Et la mission de “diffusion de la culture scientifique et technique” que leur confiait la loi d’orientation de la recherche de 1982 est restée largement un vœu pieux. Au surplus, la participation des organismes de recherche à des actions culturelles est le plus souvent réduite par la logique institutionnelle à de simples opérations de communication et de promotion de leur image de marque. Certes, il existe désormais dans notre pays un solide réseau de musées et de centres de culture scientifiques et techniques. Mais ils ont à lutter en permanence contre la dérive pédagogique, qui risque de limiter leurs efforts à pallier les insuffisances du système éducatif.

Pour échapper au Charybde du rabatement communicationnel comme au Scylla de l’aplatissement didactique, ne convient-il pas de retourner la formule convenue et, pour mettre la science en culture, de mettre la culture en science? À quand des formations qui, du collège à l’université, ajouteraient, ou mieux, intégreraient à l’enseignement des disciplines scientifiques leur histoire, leur philosophie, et même leur économie et leur sociologie? Comment, en effet, une meilleure connaissance de la science par les citoyens pourrait-elle se développer sans une meilleure connaissance de la cité par les scientifiques? Ne faudrait-il pas en outre que la formation professionnelle des chercheurs (DEA, Doctorat) inclue, évalue et valide leurs compétences culturelles, et leurs aptitudes à les mettre en œuvre?

La culture seule permet de donner aux activités humaines ce sens dont la science a tant besoin aujourd’hui; mais l’activité culturelle ne saurait se réduire à la spéculation abstraite ou à l’exhibition passive. La culture, c’est d’abord la création, sous ses formes artistiques traditionnelles ou novatrices. D’ailleurs, comment, sinon, pourrait-on redonner à la science toute sa potentialité de plaisir, sans laquelle elle ne serait que pauvres manipulations? Faute de place ici pour parler des apports de la littérature, prenons au moins la pleine mesure du succès public qu’ont récemment connus au théâtre des pièces comme *La vie de Galilée* de Brecht, admirablement montée par Antoine Vitez à la Comédie française, *Les palmes de Monsieur Schultz*, ou, voici peu, *Copenhague*, de Michael Frayn, qui intriquait subtilement les tourments épistémologiques des fondateurs de la théorie quantique et leurs angoisses idéologiques pendant la Seconde guerre mondiale. Et les plasticiens contemporains, sans nécessairement recourir aux technologies électroniques, peuvent nous permettre de jeter un regard neuf sur bien des aspects de la science. La grande exposition montée par Louis Bec à Avignon voici plus de dix ans, “Le vivant et l’artificiel”, reste un exemple inégalé de réflexion en acte sur le statut du biologique et ses

enjeux. L'ironique recours à l'aléatoire de François Morellet, les jeux de lumière de David Boeno, les équilibres de Brigitte Nahon, les installations sonores d'Eric Samakh, les machinations de Denis Pondruel, pour, très injustement, ne citer que ces artistes-là, autant d'appels à mieux sentir et penser à la fois. Quant à la télévision elle serait bien inspirée de nous montrer et conter la science autrement que par des plateaux à vedettes, des reportages tape-à-l'œil ou des cours camouflés: les meilleures histoires de science et de technique sur le petit écran, c'est encore à Mac Gyver que nous les devons!

La science est à la fois trop sérieuse et trop plaisante pour être laissée aux seuls scientifiques.

Author

Jean-Marc Lévy-Leblond est professeur à l'université de Nice, départements de physique et de philosophie. Outre ses travaux de recherche en physique théorique et mathématique, il consacre une part importante de ses activités à l'éducation scientifique, à l'histoire, à la politique et à la philosophie des sciences, à la vulgarisation et à la culture scientifiques. Il a fondé la revue *Alliage*, qui confronte sciences et cultures, et dirige les collections "Science ouverte" et "Point science" au Seuil. La plupart de ces chroniques sont tirées du magazine *Euréka*, où il intervient régulièrement.